



Votre livre est-il « écologique » ?

Vous l'ignoriez peut-être, mais *L'Unique*, que vous tenez entre vos mains, est publié sur du papier recyclé, 100 % post-consommation ! Peut-on en dire autant de votre dernier livre ? Créé en 1999 au Canada anglais, plus précisément à Vancouver, Markets Initiative œuvre depuis ce temps auprès des intervenants canadiens de l'édition de livres afin d'amener ce secteur vers des pratiques plus écologiques, c'est-à-dire à adopter des papiers « respectueux » des forêts anciennes bien souvent menacées. Précisons cependant, parce que

cette traduction par « forêts anciennes » de l'expression « old forests », utilisée par les anglophones. s'approche de cette réalité de manière maladroite, qu'il s'agit de forêts intactes, primaires ou encore vierges, des forêts qui peuvent remonter à plus de 1400 ans !

Quant aux pratiques à modifier, elles sont de plusieurs ordres. D'une part, il s'agit d'utiliser des papiers à haute teneur de fibres recyclées post-consommation, des papiers traités sans chlore. D'autre part, dans la lettre d'entente que les éditeurs signent lorsqu'ils adhèrent au protocole promu par Markets Initiative, il est aussi question de la réduction de la consommation pour éviter le fameux gaspillage. Depuis la création de cet organisme, soulignons que de nombreux auteurs lui ont donné leur appui dont Michael Ondaatje, Yann Martel et Alice Munro,



L'Unique est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100% de fibres recyclées post-consommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

SUITE À LA PAGE 5 »

Le droit d'auteur, point de vue des éditeurs

Le 6^e Symposium international sur le droit d'auteur, organisé par l'Union internationale des éditeurs (UIE) en collaboration avec l'ANEL, a eu lieu à Montréal du 23 au 25 avril dernier.

Une cinquantaine de conférenciers y ont pris la parole sur des sujets aussi divers que les aspects critiques des nouvelles législations en droit d'auteur, les éditeurs et le droit d'auteur dans l'opinion publique, le droit d'auteur et l'éducation, l'impact de la numérisation sur le droit d'auteur, la piraterie, la copie privée et les sociétés de gestion collective et, en dernier lieu, la diversité culturelle.

Les conférenciers venaient de tous les coins du monde, de l'Europe comme de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de la Chine, du Japon, de l'Inde comme du Canada et des États-Unis. Ils présentaient, face à des situations et à des enjeux similaires, des points de vue qui différaient selon le développement économique et culturel de leur pays et son encadrement juridique.

En ce qui concerne la reprographie des œuvres, par exemple, qui présente un défi de taille par rapport au respect du droit d'auteur, on sait que les avis sont partagés, dans le public à tout le moins. Certains estiment que le droit d'auteur devrait être aboli pour permettre la libre circulation du savoir et d'autres reconnaissent que les créateurs ne peuvent porter seuls sur leurs épaules la démocratisation de la connaissance, d'autant plus que c'est le paiement de leurs redevances qui leur permettent de vivre et de créer. Roanie Levy, directrice d'Access Copyright, le pendant canadien anglophone de COPIBEC, a voulu remettre les pendules à l'heure lorsqu'elle a précisé que « freely available » (libre d'accès) ne signifiait pas « available for free » (accessible gratuitement).

SUITE À LA PAGE 5 »



L'UNEQ rend hommage au Conseil des arts de Montréal à l'occasion de son 50^e anniversaire et tient à saluer le rôle essentiel qu'il joue dans le développement de la vie artistique montréalaise. Bon anniversaire au Conseil des arts de Montréal !

MOT
du président

Salons du livre ou salons littéraires ?

En avril dernier, j'ai passé quelques jours à Moncton, pour participer au Festival littéraire Northrop Frye, avec mes comparses Gil Courtemanche, Nicolas Dickner, Louis Hamelin, Neil Bissoondath et quelques autres. Pendant quelques jours, nous, écrivaines et écrivains venus du Québec, d'Acadie, du Canada anglais, des États-Unis et des quatre coins du monde, nous sommes prêtés au jeu pas si désagréable qu'on pourrait le croire de prendre part à des lectures publiques dans des salles de théâtre, à l'hôtel de ville ou dans des bars, à des tables rondes sur des sujets touchant la littérature en général et notre démarche personnelle, à des visites en milieu scolaire, à des lancements et ventes signatures, etc.

En somme, au fil de ces diverses activités, nous avons eu la chance de rencontrer des lectrices et des lecteurs en chair et en os, d'échanger avec elles et avec eux dans des contextes beaucoup plus conviviaux que les interminables séances de signatures qu'on nous impose d'ordinaire dans les salons du livre.

Et comme le Premier ministre Stephen Harper séjournait au même hôtel que nous à

l'occasion d'un souper-bénéfice pour son parti, il nous a même été possible de croiser les bonzes conservateurs de l'est du Canada et leurs gardes du corps hyper-zélés dans les couloirs du Delta Beauséjour. Comme quoi il n'est pas impossible de joindre l'utile et l'agréable au futile et inquiétant...

Mais trêve de digressions. Autant vous le dire d'emblée, j'ai suffisamment apprécié la formule de ce festival, résolument différente de celles de nos salons du livre régionaux pour me demander s'il ne vaudrait pas la peine de l'importer chez nous et la substituer à quelques-uns d'entre eux.

Qu'on me comprenne bien : ce n'est pas que je conteste l'utilité des salons du livre en région ou même l'importance que la plupart ont eu au fil des ans pour la diffusion de notre littérature sur tout le territoire du Québec. Cependant, étant donné les difficultés qu'éprouvent certains d'entre eux à se renouveler, voire à survivre, je crois que l'ensemble du milieu littéraire devrait s'interroger sur la pertinence de l'approche qu'ils privilégient. Soyons réalistes : les compressions budgétaires infligées par l'administration provinciale tant aux éditeurs qu'aux organisations

responsables de ces manifestations ont réduit les salons au statut de mini-foires commerciales tenues essentiellement par des librairies régionales, agrémentées au mieux de quelques activités d'animation souvent très éloignées de la littérature.

Dans certains cas, il tombe sous le sens commun qu'il vaudrait mieux privilégier un festival littéraire ou un salon d'auteurs, avec une multitude d'activités visant à rapprocher du public les écrivaines et les écrivains régionaux ainsi que leurs collègues invités d'ailleurs, dont des soirées où la parole littéraire est mise à l'honneur, des débats publics, des présences en milieu scolaire et, bien sûr, en librairie, puisqu'il ne faut pas négliger la dimension commerciale d'une telle entreprise.

C'est un pensez-y bien, en tous cas.

Et qui sait ? En faisant coïncider systématiquement ces festivals littéraires avec des activités de financement du Parti conservateur, on arriverait peut-être même à convaincre la droite rétrograde de l'importance de la littérature et de la culture...

STANLEY PÉAN

Lisez, Montréal inspire! : dernier bilan

Montréal, capitale mondiale du livre s'est terminée officiellement par un spectacle de clôture intitulé *Je t'écrirai encore demain*, mis en scène par Marcel Pomerlo, au Théâtre National, le 23 avril dernier. Le spectacle a permis de passer le flambeau des mots à Gian Luca Favetto, écrivain italien. Turin est devenue la nouvelle capitale du livre. Seul le quotidien *La Presse* a publié un article plus étoffé et plus critique où le journaliste, Chantal Guy, termine son papier sur cette question : « *Qu'est-ce que cela a représenté, pour vous, ce Montréal, capitale mondiale du livre ?* »

Le projet de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, *Lisez, Montréal inspire!* a-t-il eu un écho auprès du public ? Si nous nous fions à sa réponse lors de la tournée *Des mots en quartiers*, le public ignorait tout de Montréal, capitale mondiale du livre, comme il ignorait l'existence de notre site. La conférence de presse a été suivie de quelques articles et

Stanley Péan a été invité à l'émission télévisuelle, *Matin Express*. Si l'on compare avec l'ensemble des autres événements, *Lisez, Montréal inspire!* a obtenu une couverture normale.

Par contre, il faut souligner la piètre collaboration que *Lisez, Montréal inspire!* a reçue. En accord avec MCML, l'UNEQ a forcé des portes pour faire connaître son projet. Rappelons qu'une semaine après la conférence, les bibliothèques et les librairies recevaient une invitation à participer ; seulement 10 % de ces institutions ont accepté. Une certaine désorganisation, à la suite des fusions et défusions, pouvait expliquer la situation. En janvier, l'UNEQ expédiait gratuitement les triptyques aux bibliothèques et aux librairies. Les responsables pouvaient les installer au moment qui leur convenait. L'ont-ils fait ? Nous l'ignorons ; le personnel de l'UNEQ n'a pu faire la vérification.

Cependant, une bonne entraide a prévalu entre les organisateurs des événements. La Grande Bibliothèque s'est offerte pour une

exposition. Elle s'est tenue, du 31 octobre 2005 au 26 mars 2006, où l'adresse du site *Lisez, Montréal inspire!*, accompagnée du logo de l'UNEQ, était affichée dans les vitrines des quatre niveaux. Enfin, au printemps, l'UNEQ était invitée à participer au Colloque national sur le livre et la lecture intitulé « Et toi, que lis-tu ? », organisé par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport dans le cadre du Plan d'action sur la lecture à l'école, les 3 et 4 avril. Lors d'un atelier, l'UNEQ y a présenté le site *Lisez, Montréal inspire!* et l'île.

Après avoir participé à ces projets, *Lisez, Montréal inspire!* s'est-il mieux fait connaître ? Avons-nous réussi à inciter les Montréalais à lire davantage ? Il faudrait de nouveau poser la question au public. Le site étant demeuré actif (www.lisezmontreal.ca), l'UNEQ devra tenter de trouver des moyens pour mieux le faire connaître. Et vous, l'avez-vous visité ?

DENISE PELLETIER

Bon à tirer

UNE CHRONIQUE DE BERNARD POZIER

HOMEL ET CIE : LA CONFUSION DES CONCEPTS

La propriété des termes est, à vrai dire, l'unique et universelle règle du style.

— Gustave Lanson

Au Québec, toute émission d'idée fait naître des polémiques. Cela est dû à notre fragilité et surtout au fait que la discussion ne fait pas partie de nos mœurs intellectuelles. C'est aussi, bien souvent, parce que les idées s'énoncent dans l'imprécision, dans l'approximation, dans la confusion. Les questions, les réponses et les titres ne s'harmonisent pas toujours non plus dans leur mise en scène.

David Homel s'est exprimé malheureusement et faussement sur la place de notre littérature en France et dans la francophonie. Pourquoi avait-on requis son opinion dans un journal français? Parce que nous en avons fait un chroniqueur québécois et l'un de nos ambassadeurs! Bien sûr, sa réponse relève du pitoyable, mais, au-delà du contenu erroné, ne faudrait-il pas relever que c'est

la saisie même du problème qui s'avère totalement aveugle.

La France est le pays impérialiste de la francophonie. À ce titre, elle se comporte comme tous les dominateurs. En cela, elle se couvre parfois de ridicule : lorsqu'elle s'amuse à traduire, à doubler ou à sous-titrer en français des films déjà en français, lorsqu'elle invente un langage incompréhensible par tous les francophones pour traduire des romans traitant de réalités d'Amérique, ou lorsqu'elle prononce à la française des termes anglophones, alors que le vocabulaire nécessaire existe en français au Québec.

Le problème de la littérature québécoise en France ne relève ni des auteurs, ni des œuvres, ni de leur qualité, mais uniquement de la nationalité des livres, parce que celle-ci en détermine les retombées économiques. On se fout de la nationalité des auteurs, en autant que leurs livres soient publiés par des éditeurs français, vendus par des distributeurs français et qu'ils rapportent des euros aux Français. Il vaut donc mieux être un auteur traduit et édité en France qu'un auteur francophone arrivant avec ses livres et ne rapportant rien dans le marché français. Voilà le véritable problème de la littérature québécoise en France, dont il faudrait parler au lieu de se flageller ou de se déchirer.

Une autre polémique a fait couler l'encre à la suite des entrevues de deux dramaturges : Michel Tremblay

et Robert Lepage se seraient déclarés souverainistes attifiés par déception face aux politiciens. Voilà encore une regrettable confusion de concepts, entre péquisme et souverainisme, qui ne va pas sans étonner. Séparatiste, on l'est ou pas, et l'être ne devrait nous condamner ni à l'étapisme, ni à la patience éternelle, ni à l'immobilisme, ni aux variations de température. Bien sûr, le Parti québécois représente merveilleusement la mesure et la démesure de nos échecs collectifs. On a élu un parti indépendantiste qui ne fait pas l'indépendance, mais qui préfère les référendums, comme si un parti libéral élu nous demandait si l'on voulait vraiment être fédéralistes quand on a voté pour lui.

Les vraies questions à se poser ne seraient-elles pas celles-ci : l'erreur des Québécois n'a-t-elle pas été de confier la confirmation de son existence à un parti politique? Le seul rôle d'un parti indépendantiste élu ne devrait-il pas être de déclarer l'indépendance et d'en enclencher le processus? Un peuple devrait-il être capable d'accéder à lui-même en dehors de sa prise en charge par un parti?

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, / Et les mots pour le dire arrivent aisément écrivait Quintilien qu'on enseignait jadis. Autrement, on s'expose aux méprises qui passent pour des polémiques et qui ne règlent rien parce qu'elles sont à côté de la question!

La relève littéraire de Montréal

Le Conseil des Arts de Montréal (CAM), qui, rappelons-le, octroie des sommes à 289 organismes artistiques professionnels œuvrant dans toutes les disciplines, soit le cinéma et la vidéo, la danse, les arts médiatiques, le théâtre, les métiers d'art, la musique, l'architecture et, bien sûr, la littérature, fête cette année son cinquantième anniversaire. Cette célébration prend des couleurs différentes pour chacune de ces disciplines avec des projets spécifiques.

Ainsi, de concert avec Montréal, capitale mondiale du livre, l'UNEQ avait été conviée, l'hiver dernier, à élaborer un projet pour souligner cette date importante. La mise en valeur de « la relève littéraire de Montréal » par l'entremise de dix cartes postales différentes distribuées gratuitement à travers la ville a fait l'unanimité auprès de ceux qui se sont réunis pour en discuter. En plus d'habiter Montréal, bien évidemment, les dix auteurs devaient aussi répondre aux deux critères suivants, à savoir ne pas avoir publié avant 1995 et avoir publié au moins deux livres depuis ce temps. La Québec Writers' Federation a également été mise à contribution pour sélectionner deux candidats anglophones soit

Jeffrey Moore et Jason Camlot. C'est le conseil d'administration de l'UNEQ qui a, par la suite, voté pour les huit figures francophones qui lui semblaient être les plus représentatives de ladite relève. Ainsi Nelly Arcan, Martine Desjardins, Nicolas Dickner, Kim Doré, Serge Lamothe, Tania Langlais, Marie-Hélène Poitras et Guillaume Vigneault ont donc rencontré le photographe Ludovic Fremaux pour des portraits qui n'ont

rien de conventionnel! Sur chaque carte, on retrouve, en sus, un petit extrait de l'œuvre choisie par l'auteur et une courte notice biographique. Les cartes ont été imprimées à 800 exemplaires chacune et seront distribuées dans des présentoirs par Publicité-sauvage à partir de juillet prochain, à raison d'une par mois, cette distribution qui s'échelonne durant toute l'année permettant une meilleure visibilité.

Par la suite, à l'image des tournées déjà organisées par l'UNEQ, telles « Des mots en quartiers » ou « Des mots pour voyager », une nouvelle production circulera dans les bibliothèques et les maisons de la culture à l'hiver 2007 autour « Des mots de la relève », une activité animée cette fois par Nicolas Dickner et Marie-Hélène Poitras. Oui, oui, nous savons que le concept de « relève » est flou et plus qu'approximatif, et qu'il en irrite plusieurs. Mais, avouez qu'il faille quand même user de certains concepts parfois! Pour plus de détails concernant les activités prévues dans le cadre des autres disciplines, visitez le site suivant : <http://www.artsmontreal.org/>



Kim Doré et Arthur Poupart



Nicolas Dickner et Marie

PHOTOS : LUDOVIC FREMAUX

RÉJANE BOUGÉ

Le pilonnage en question

Dans un ancien numéro de *L'Unique*, Réjean Bonenfant se rappelait du temps où les écoles remettaient des livres comme « *prix de fin d'année. Il serait si simple de rétablir un tel système : avec les invendus, ces livres subventionnés qui agonisent au pilonnage, nous pourrions faire des heureux et créer de nouveaux lecteurs* ». Le même écrivain poursuivait : « *Il n'y a pas si longtemps, une ministre de la Culture est tombée en bas de ses illusions en voyant un bulldozer enfouir des milliers de livres dans un dépotoir* ». Que des livres soient écrasés, broyés, déchiquetés, brûlés ou condamnés à d'autres destructions massives, il y a là comme une atteinte à l'intelligence. Pourquoi ces pilonnages sont-ils commis en catimini? Parce que ces mesures ont quelque chose d'humiliant, et pour l'éditeur et pour l'auteur. Même pour le livre passé au recyclage. On détruit le contenant. Mais c'est le contenu qui importe : les mots porteurs de sens. Le but des éditeurs n'est certes pas de réduire au silence et de confondre dans la honte les auteurs de livres dérangeant des régimes politiques ou religieux comme dans les autodafés sur places publiques, mais il y a dans la procédure même du pilonnage un aspect rebutant. Comme la soumission aux bombardements qu'il évoque, le mot lui-même sonne dur. Assez gênant pour que des éditeurs maquillent l'usage de cette mesure dans les contrats. Mais pas assez pour que, malgré les perturbations et des dénonciations, le monde de l'édition semble s'en formaliser. Et pourtant! Il y a certainement des membres, des responsables à l'ANEL et à l'UNEQ qui pourraient intervenir conjointement pour qu'enfin l'imagination invente de plus légitimes et logiques comportements.

Des solutions ont été proposées. D'autres pistes peuvent être suggérées. Façons de promouvoir la « lecture équitable », pour emprunter une formule à la mode. Les œuvres littéraires n'ont pas toutes la même qualité. On le sait. Mais combien d'œuvres sous-estimées! Si on pouvait déterrer par exemple le premier livre passé inaperçu d'un auteur dont, plus tard, un énième ouvrage aura remporté des prix mérités. Et le livre unique d'auteurs éreintés ou plus souvent négligés par la critique surchargée, tout occupée à couvrir les dernières parutions des vedettes littéraires d'ici et d'ailleurs. Pour les livres oubliés, si l'entrepôt restait le lieu béni d'une vie en sursis? D'autant plus que les stocks sont souvent réduits depuis que les nouvelles technologies permettent de renouveler les tirages à moindres frais qu'auparavant. Le don de ces livres pourrait combler les carences que connaissent les bibliothèques d'écoles, d'hôpitaux, de prisons, de groupements sociaux ou communautaires de toutes sortes, chez nous comme partout dans la francophonie. Nos écoliers pourraient être mis à contribution pour choisir les titres d'œuvres à expédier aux écoles à l'étranger. Sans oublier les auteurs qui devraient avoir droit au chapitre avec, pourquoi pas, quelque rétribution. Sur le modèle des tablées populaires, on alimenterait une clientèle... en manque de lecture.

LÉVIS MARTIN

ÊTES-VOUS au courant?

Une centaine de participants, dont 60 conférenciers universitaires et une dizaine d'auteurs et d'artistes, parmi lesquels Jean Déry, Aimée Laberge, Lise Tremblay et Élise Turcotte, ont participé du 20 au 23 avril dernier au colloque « Couleurs et lumières du Nord », qui s'est tenu à l'Université de Stockholm. Appuyés entre autres par l'Association internationale des études québécoises, les organisateurs, Maria Walecka-Garbalinska et Daniel Chartier, ont ainsi tenu le 3^e colloque du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord. On peut télécharger et consulter le livret des communications sur le site suivant : <http://www.imaginairedunord.uqam.ca>

Si vous prévoyez faire un voyage en Belgique, inscrivez à l'horaire un petit arrêt au village de Redu, niché en Haute-Lesse, au cœur de l'Ardenne. Car voilà que ce village de 400 habitants revit depuis que 23 bouquinistes y logent. Inauguré en 1984, ce gigantesque marché du livre de seconde main attire toujours plus de visiteurs. Relieurs, fabricants de papiers et autres artisans ont aujourd'hui rejoint les libraires pour cette fête du livre qui dure toute l'année!

Connaissez-vous Traces? Il s'agit d'un concours de nouvelles policières organisé par la Police locale de Liège qui est ouvert à tous quel que soit le pays de résidence des participants. Le texte ne doit pas compter plus de 15 000 signes et le grand prix est accompagné d'une bourse de 1 000 euros. La date limite est le 17 juillet 2006. Attention, il est indispensable de compléter une fiche d'identification qu'on peut demander en communiquant avec ladite police à : communicationexterne@policeliège.be

LE VOYAGEUR branché

UNE CHRONIQUE DE
FRANÇOIS BARCELO

Conseils en vrac

Des voyages récents m'ont inspiré ces quelques conseils que je vous livre sans ordre particulier.

1. Ayez des cartes bancaires d'au moins deux institutions différentes. Ma carte des Caisses populaires ne fonctionnait ni toujours ni partout au Mexique. Un distributeur de billets l'a même refusée alors qu'il l'avait acceptée pour m'approvisionner en pesos une semaine plus tôt.

2. Votre ordinateur est un bon lecteur de DVD. Avant de louer un film, vérifiez à quelle zone il appartient (Amérique du Nord, zone 1 ; Europe, 2 ; Amérique du Sud, 4). Et souvenez-vous que vous n'avez droit qu'à un nombre limité de changements de zone (cinq, sur Mac). C'est une mesure pour combattre la piraterie, même si je ne comprends pas comment. Demandez-vous s'il vaut la peine de changer de zone pour voir un film ou deux.

3. Allégez quelque peu vos bagages en apportant la version électronique des modes d'emploi de votre lecteur MP3, de

vos appareils-photo, etc., faciles à trouver dans Internet.

4. Pour vous brancher à Internet dans les cybercafés, demandez qu'on branche votre ordinateur portable par câble Ethernet. C'est pratique, facile et rapide.

5. Si vous n'avez chez vous qu'une connexion lente pour Internet et si vous vous branchez en voyage sur une rapide, profitez-en pour télécharger des fichiers lourds (logiciels et mises à jour, par exemple).

6. L'abonnement au *Devoir* du samedi par Internet ne coûte que 7,50 \$ par mois et vous tient au courant de ce qui se passe chez nous, en particulier dans le monde du livre. Il est offert en version intégrale, en format pdf. Vous aurez même le droit de faire des recherches dans les archives du journal. Si vous ne disposez pas d'une connexion rapide, vous pouvez faire un copier-coller des articles qui vous intéressent dans votre traitement de texte, pour les lire à votre guise. N'oubliez pas d'annuler le renouvellement automatique par carte de crédit une fois de retour chez vous.

Bon voyage!

barcelof@aei.ca

» SUITE DE LA PAGE 1

pour ne nommer que les plus connus, un appui qui a aidé pour convaincre les éditeurs à s'engager dans cette cause. Cette reconnaissance est d'autant plus importante quand on sait que seulement 5 % des fibres contenues dans le papier utilisé par le marché de l'édition de livres nord-américains est recyclé. Il est aussi intéressant de savoir qu'en 2001, on ne disposait que d'un seul papier à caractéristiques écologiques alors, qu'aujourd'hui, 12 papiers tiennent compte de nos précieuses forêts et 9 possèdent ces bonnes caractéristiques.

NAISSANCE DE ÉCOINITIATIVES AU QUÉBEC

Ce n'est qu'au printemps dernier, soit en 2005, que la filiale québécoise de Markets Initiative a vu le jour sous le nom de Écoinitiatives. Josée Breton, responsable de la campagne sur les livres écologiques, précise que, s'il est effectivement capital de frapper à toutes les portes et de sensibiliser toute la chaîne de l'édition, les éditeurs ont été rencontrés en premier, avant les imprimeurs. Depuis, on a cependant également rejoint les éditeurs de journaux et de revues. Dès le début, quatre éditeurs ont embrassé la cause ; il s'agit des Éditions du Septentrion, de Nota Bene, de MultiMondes et de Écosociété.

Gilles Herman, directeur chez Septentrion, s'enorgueillit, bien sûr, d'avoir été un pionnier en la matière avec une collection de fictions, la collection « Hamac », qui compte maintenant cinq

titres. « On a tout de suite aimé ce papier, agréable au toucher et d'une belle couleur qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle si particulière des Éditions Gallimard ! » Gilles Herman affirme même qu'il est plus reposant pour l'œil. Cela dit, il convient qu'en lançant cette collection, la maison se payait ainsi une nouvelle image. Fait intéressant, si ce papier était plus cher au départ, ce n'est plus le cas. « Évidemment, la situation se corse quand on parle de livres illustrés, ce qui est le cas de beaucoup des essais publiés chez nous. Pour trouver le papier recyclé nécessaire à de telles impressions, il faut envisager une augmentation des coûts d'environ 20 %, ce qui est considérable. Mais d'ici quelques années, je suis confiant qu'on aura trouvé des solutions. » Autrement dit, quand la demande est là, les imprimeurs s'activent pour trouver des solutions. Gilles Herman mentionne d'ailleurs, autre fait significatif, que Patrimoine Canada s'enquiert maintenant auprès des éditeurs, dans leurs demandes de subvention (PADIÉ), du pourcentage de papier écologique qu'ils utilisent. Pour l'instant, ce ne sont que des statistiques qu'on compile sans qu'elles aient une véritable incidence, mais il y a fort à parier que cette dimension pourrait devenir plus contraignante, au fil des ans. Les imprimeurs auront donc une autre bonne raison de fabriquer ces nouveaux papiers.

Quant à Josée Breton, elle précise de son côté que « les frais de ceux qui utilisent du « bon » papier se trouvent ainsi majorés d'environ 5 %. Sauf que les intervenants ont jugé qu'il était préférable de payer ce surplus maintenant plutôt que de se retrouver devant

une pénurie de papier d'ici quelques années. Ils jugent qu'un investissement à long terme de cet ordre est nettement plus intéressant. » Aux maisons d'édition déjà mentionnées, s'ajoutent maintenant le Boréal et quelques autres dont les annonces sont imminentes. Précisons, par ailleurs, que, sous le chapeau du Literary Press Group en 2002, qui a pris un engagement au nom de ses membres, XYZ a aussi signé, mais sans s'engager individuellement.

Au chapitre des actions médiatiques à venir, notons que « l'Ordre de la forêt », une distinction qu'a déjà reçue Alice Munro du côté anglophone, devrait être décernée sous peu à un auteur francophone. De même que, pour la fin du mois d'août, on planifie une tournée de quelques auteurs de chez nous en forêt boréale, vraisemblablement dans les Monts Otish. Nul doute que ces auteurs pourront, par la suite, témoigner de manière plus convaincante.

VOTRE APPUI, S.V.P.

Écoinitiatives veut également s'adjoindre les appuis des écrivains québécois. Car il n'y a pas que lorsque Gallimard publie un Harry Potter sur du papier recyclé produit par le groupe Cascades, comme ce fut le cas pour le dernier titre, que la cause avance. Bien des petits pas peuvent être faits en dehors de ces coups d'éclat. Aussi, si vous avez envie de vous impliquer, vous pouvez signer la « Déclaration des auteurs pour la protection des forêts anciennes » disponible, depuis la fin mai, sur le site www.ecoinitiatives.ca. À vous de jouer !

RÉJANE BOUGÉ

» SUITE DE LA PAGE 1

Le droit d'auteur, point de vue des éditeurs

C'est une opinion partagée par l'ANEL qui a fait circuler une pétition pour s'opposer aux exceptions que le gouvernement canadien veut introduire dans son projet de loi C-60 modifiant la *Loi sur le droit d'auteur* et qui a été déposé en juin 2005. L'une de ces exceptions permettrait aux établissements d'enseignement de produire et de communiquer une copie numérique d'une œuvre qu'elle a le droit de reprographier. En clair, cela signifierait qu'un droit de reprographie donnerait automatiquement un droit de numérisation aux mêmes conditions. Or, on sait que, dès qu'une œuvre est numérisée, elle peut circuler librement sans que son auteur ne soit jamais rémunéré pour le travail qu'il a fait. On a vu, à cet égard, l'impact que la numérisation a eu sur le marché du disque et, selon l'Association des éditeurs américains, il serait naïf de

croire que le marché du livre ne pourrait être fragilisé de la même manière.

Dans le même ordre d'idées, des conférenciers se sont élevés contre la pratique de Google qui numérise sans permission des œuvres dont il fait la promotion dans son « Book search », même quand leurs droits appartiennent encore à leurs auteurs et qu'elles ne font pas partie du domaine public. Ces conférenciers s'inquiètent, d'une part, de l'utilisation éventuelle que pourrait en faire l'entreprise, et, d'autre part, de l'influence que pourrait avoir la publicité, dont Google a besoin pour vivre, sur le positionnement des œuvres (page ranking) et l'organisation de son moteur de recherche. Cependant, l'ensemble des intervenants reconnaissait l'utilité de la numérisation des œuvres littéraires, musicales ou artistiques composant le domaine public de manière à créer un fonds d'archives mondiales facilement accessibles à l'ensemble de la planète, comme celui de la France, GALICA.

La question de la piraterie a également été soulevée par des conférenciers chinois, péruvien, américain et britannique, mettant en lumière l'impact de ce

problème sur les industries concernées en même temps que la difficulté de respecter le droit d'auteur dans des situations où les ressources manquent cruellement. En Chine, l'industrie audiovisuelle a presque complètement été détruite par les pirates, ce qui a donné lieu à une réaction très vive de l'État, alors qu'au Pérou, une mafia de la piraterie continue à se développer parce que le gouvernement ne fait pas de son éradication une priorité. Mais que faire dans les pays en proie aux difficultés économiques ? En Ouganda, par exemple, seul un professeur possède le livre dont il a besoin pour son cours et, s'il a 60 étudiants, chacun en fera une copie pirate à défaut de pouvoir se le procurer autrement.

En somme, l'intérêt de ce symposium a été de montrer comment le livre et le droit d'auteur doivent s'adapter de manière créative aux nouvelles technologies qui se développent rapidement et aux législations qui en découlent tout en protégeant le droit des créateurs de vivre de leurs créations.

DANIÈLE SIMPSON

Est du Québec » André Gervais

Une région, le BSL, la GLI

Je suis d'une région, le BSL, la GLI, dont on n'entend que trop peu souvent parler dans *L'Unique*. Je suis même le représentant de cette région au Comité Trans-Québec! Serait-ce que je ne « livre pas la marchandise », que *L'Unique* boycotte la région? Ni l'un ni l'autre, bien évidemment. Mais qu'est-ce à dire? Il y a d'abord à dire que le BSL, le Bas-Saint-Laurent, et que la GLI, la Gaspésie-les-Îles-de-la-Madeleine, sont, en fait, des régions immenses, vraiment éloignées de Montréal et fort peu peuplées de membres de l'UNEQ. La dispersion est telle qu'il est, à la limite (et la limite est, à chaque fois, atteinte), impossible de réunir, simplement, tout le monde, à l'occasion, comme on dit, d'un événement. Et « le » grand écrivain, « la » grande vedette, habitant la région, VLB pour ne pas le nommer, n'est (même) pas membre. Mais cela n'est pas vraiment un « problème ». (Habitant la région de

Montréal, Réjean Ducharme, pour ne nommer que lui, n'est pas membre non plus.) Ce qui ne l'empêche pas (VLB) de faire des déclarations « étonnantes », ces derniers temps, régionalement et nationalement (dont on a beaucoup entendu parler), qui nous amènent à penser qu'il faudra distinguer, de plus en plus, entre l'écrivain et le personnage public.

Dans une région comme celle-ci, tout ne peut être, manifestement, qu'affaire d'individu, côté écriture. Quelqu'un est connu, voire reconnu (tel passage par un média national, tel prix), sinon c'est la trajectoire ordinaire : il écrit, il publie, il en lit ou non quelque(s) compte(s) rendu(s), il en fait ou non quelque(s) lecture(s) publique(s), il vend (le plus souvent) peu d'exemplaires, il n'existe même dans la région où il vit, etc. Que le processus mis en branle par le travail de l'écriture soit, théoriquement ou circonstanciellement, une aventure, rien n'y fait. Il est toujours étonnant d'apprendre que

quelqu'un vous a lu quelque part (et a su faire quelque chose de votre livre), dans votre région ou ailleurs, ce qui contraste fortement avec l'état de vedette, qu'il soit superficiel (comme c'est le cas si souvent) ou bien réel (comme c'est le cas d'un certain Émile Nelligan, dont la section 1896-1899 de l'œuvre, section associée à la célèbre photo, non seulement s'est déjà vendue, toutes éditions confondues, à plus de 200 000 exemplaires, mais est vraiment lue et vraiment analysée). Si je parle de Nelligan, c'est, bien sûr, parce qu'il a souvent passé quelques semaines d'été, entre 1886 (il a 7 ans) et 1898 (il a 18 ans), à Cacouna, dans le BSL. Mais de Cacouna, qui n'a pas entendu parler, ces derniers temps, pour des raisons économiques et écologiques tout à la fois? Et de Jacques Ferron (*La Charrette des mots*, 23 écrits dont 10 inédits), de Renaud Longchamps (*Babelle*, dans une édition revue et corrigée, un fort volume) ou de Sébastien Chabot (*L'Angoisse des poulets sans plumes*, un deuxième roman), entre autres livres récemment publiés par un certain VLB, éditeur à Trois-Pistoles, dans le BSL.

Montérégie » Anne-Marie Aubin

L'Association des Auteurs de la Montérégie célèbre ses 10 ans!

Afin de célébrer son 10^e anniversaire, l'AAM a choisi de rendre hommage à dix auteurs qui se sont distingués par leurs prix ou leur rayonnement en littérature en Montérégie : Noël Audet et Raymond Plante, Robert Soulières, François Barcelo, Madeleine Ouellette-Michalska, Micheline Lachance, Pauline Gill, Arlette Cousture, Gilles Jobidon, Gilles Gauthier et Yves Beauchemin. Ces auteurs se sont vus honorés par leurs pairs. Dix des leurs ont composé les hommages qui leur étaient destinés. Chacun a reçu le texte qui le concernait et un chèque, témoignage minime pour leur impressionnant travail littéraire. L'émotion était au rendez-vous. Les quelque 70 personnes présentes en ont été témoins.

Bravo, mille bravos pour la petite fête de vendredi dernier. C'était simple, agréable, chaleureux et très bien organisé!! Vous êtes mon association d'auteurs préférée... ne riez pas il y en a deux autres : l'Uneq et l'AÉQ! » (Robert Soulières)

Les Lauréates du Grand Prix du livre de la Montérégie : catégorie Tout-petits, édition 2006

Ce concours a connu un grand succès encore cette année. L'Association des auteurs de la Montérégie a reçu 168 manuscrits. Les gagnants de l'édition 2006 sont :

- Sophie Rondeau de Saint-Philippe, titulaire du Grand Prix, avec son texte : *Il faut que je bouge* ;
- Sylviane Soullaine de Saint-Cyprien-de-Napierville a reçu le deuxième prix avec *Non! Non! Non! Trois fois non!* ;
- Le troisième prix a été décerné à Lucie Raby de Saint-Constant avec son texte *Adamo, le pou acrobate* ;

Les prix ont été remis dans le cadre de la « Fête du livre et de la lecture de Longueuil », le dimanche 30 avril, à l'aréna Olympia de Longueuil par René Décary, du Club Richelieu Saint-Lambert, Robert Soulières, éditeur, et Ginette Dessureault, coordonnatrice du prix.

Bientôt, un salon du livre jeunesse à Longueuil

La fête du livre et de la lecture de Longueuil offre tous les printemps une série d'activités visant à donner le goût de la lecture aux jeunes. Riche de leur expérience, elle va désormais organiser un salon du livre jeunesse qui se tiendra au Théâtre de la Ville de Longueuil en hiver. Elle a choisi de se joindre à la *Caravane de la Fête* qui se déroule dans certaines écoles en février. Bravo aux organisateurs et aux bénévoles qui travaillent depuis plusieurs années à cette belle réalisation et bon succès pour le prochain salon qui se tiendra du 13 au 17 février 2007.

Félicitations à Danielle Simard, auteure jeunesse de la Montérégie.

Inscrite à la liste d'honneur 2006 de la sélection internationale de IBBY pour son roman jeunesse : *J'ai vendu ma sœur*, Danielle est également lauréate du Grand Prix du Public du livre de la Montérégie 2006 pour son roman *Maîtresse en détresse* ; et du Grand Prix du Jury du livre de la Montérégie 2006 pour son livre jeunesse : *L'Esprit du vent*. L'année 2006 sera son année, bravo à Danielle et à son éditeur Robert Soulières.

Lanaudière » Roxanne Bouchard

Ventes de garage et autres moments cruciaux

Deux événements marquent le printemps lanaudois : les ventes de garage et la Quinzaine du Livre. Dans les deux camps, l'hétéroclite côtoie l'étonnant et l'occasion se fait belle. Le temps doux sort les chaises de parterre, les poètes et les voisins qu'on n'avait pas vus de l'hiver trinquent aux mêmes pichets de sangria.

Pendant la Quinzaine du Livre, une cinquantaine d'activités livresques, nées d'initiatives privées et publicisées par le Conseil de la Culture de Lanaudière, ont eu lieu un peu partout entre Terrebonne, Repentigny et Joliette. Les ateliers dans les écoles, les ventes de livres usagés et les conférences dans les bibliothèques ont côtoyé les veillées de contes, les après-midi mots-et-brioches, les 5 à 7 porto-poésie et les soirées de lancement qui titubent jusqu'au lendemain.

Les ventes de garage, ce sont les municipalités qui les coordonnent et la curiosité nous entraîne dans des recoins où l'inattendu fournit le petit bonheur.

Dans ma première tournée des ventes de garage, j'ai dégotté des abat-jour en velours vert forêt, des cadres antiques (photos de familles incluses), un disque de Jean Carignan, un set de bocks à bière « Wilwood by the

sea », un vieux Hamelin aux pages éculées et une minuscule robe d'été 100 % polyester que je n'oserai jamais sortir de la garde-robe.

La Quinzaine du Livre m'a offert elle aussi un contingent d'inespérés.

Le soir du 21 mai, par exemple, Les Voix du Nord ont procédé au lancement collectif de Carole Cartier, Daniel Grenier, Dorothy Leight, Ginette Trépanier et Jean-Paul Daoust. J'ai encore en tête cette image de Jean-Paul Daoust qui monte sur scène en déhanchant lentement sa sveltesse de cuir noir, qui retrousse nonchalamment les manches de son veston Dior, délicat patchwork en peaux d'adonis, qui avance une main langoureusement baguée vers le micro et l'empoigne fermement : « Maintenant, attendez-vous à toute : je suis SEX...agénaire... »

Le surlendemain, dans l'après-midi, Claude R. Blouin a lancé son dernier essai à la librairie. La table est un brouhaha de curieux. Blouin m'attrape par le bras et sort de la poche intérieure de son veston longue durée un livre : « Connais-tu ça ? La biographie d'Osamu, un bédéiste japonais. Pis je suis allé voir *Barbier*, une histoire d'hommes, de Claude Demers. Mais toi, ce qui te plairait, c'est *La Semaine du contrat*, de Poupart, l'as-tu lu ? » Oui. Non. Ben. Je. Comme un essaim incessant, les intellectuels du coin s'agglutinent, tâtonnent l'essai, essuient

leurs doubles foyers en discourant de l'actualité des Lumières, de Paris et de Montmartre. En sortant, on s'étonne, vaguement déçus, de n'avoir pas respiré les marbrures enfumées et indémodables des cigares cubains.

La poétesse Suzanne Joly a organisé une soirée Poésie et Jazz. Elle lit en riant et secoue ses cheveux noirs sur les rythmes blues de ses musiciens. Saxophone et guitare. Il pleut. La porte de la librairie est restée ouverte et l'humidité du printemps, gorgée de chlorophylle, nous donnera, tantôt, envie de rentrer à pied.

À la bibliothèque de Lavaltrie, c'était Guillaume Vigneault. Le hall, animé du cliquetis fébrile des talons hauts, sent le parfum et le spray net. Devant le miroir de la salle de bain, les filles retouchent leur rouge à lèvres, regonflent leur mise en plis et relissent, l'air anxieux, leur jupe précocement estivale. Certaines enlèvent leur alliance en cachette et les glisse, l'air de rien, dans leur sac à main. Le jeune dieu grec de la littérature québécoise fait son entrée et le mardi soir soupire de ravissement. Quand il sourit, on comprend pourquoi le lectorat d'ici est devenu tellement féminin dans les dernières années ; moi-même, j'ai regretté de ne pas avoir enfilé ma petite robe 100 %.

La Quinzaine du Livre du Lanaudière s'est tenue du 21 avril au 4 mai 2006.

Jean-Paul Daoust, *Cobra et colibri* (Norôit) et *Cinéma gris* (Triptyque).

Claude R. Blouin, *Ce qui n'est pas moi* (Trois).

Mauricie » Gérald Gaudet

Il semble que la Mauricie soit tombée sous le charme du conte, un peu d'ailleurs comme partout au Québec. Pas seulement à cause de « l'ambassadeur de St-Élie-de-Caxton », Fred Pellerin, qui renoue avec la sagesse des siens, son humour, sa langue, la déplaçant de son petit coin d'origine de ville en ville comme un quêteux de village nouvelle manière, mais aussi à cause de l'année Ferron qui offre une série d'activités susceptibles de rappeler l'apport de celui qu'on appelait toujours affectueusement « Docteur » dans la définition du « pays incertain » jouant avec les mythes, les défaisant, en construisant d'autres comme si c'était par les mythes qu'un peuple en arrivait à se mettre au monde. Comme si en Mauricie, comme partout ailleurs au Québec, nous avions plus que jamais besoin de ces histoires

nées avec la vie elle-même pour redonner au monde un peu de cohérence, lui offrir un peu de merveilleux pour mieux supporter les surlendemain de fête. « Le docteur Ferron, disait Jean-Claude Germain, c'est notre Rabelais, entrelardé du meilleur Voltaire, avec un soupçon du flegmatisme d'Allais et la dent dure de Swift. »

D'ailleurs, tout récemment, la Société des Écrivains de la Mauricie a posé la question aux romanciers Louis Caron, Marie Gagnier et Véronique Marcotte. « Pourquoi avons-nous besoin de récits ? »

« Parce qu'un nouvel homme, âgé comme moi, a dit Louis Caron, ne peut plus supporter de voir et d'entendre les nouvelles à la télévision. Parce que je me souviens d'avoir eu raison d'écrire cette phrase à l'âge de trente

ans : "C'est le fait de réinterpréter le monde qui m'aura permis de le supporter." Parce que la perspective d'une fin éventuelle donne à chacun de mes matins la tiédeur d'un printemps de commencement du monde. »

« Parce que je refuse la mort, a dit Marie Gagnier. Comme nous tous, je crois, je refuse d'être abattue en plein vol, je refuse de gémir dans la souffrance et la solitude d'un lit à une place dans un univers aseptisé sans avoir eu quelques mots à dire... Je refuse la fin des choses, je me déchire chaque fois qu'une part de beauté s'éteint, qu'un être cher disparaît et j'ai peur du couperet qui tranchera ma propre existence. Je refuse, comme nous tous, l'abîme de l'oubli. Alors je raconte dans l'intensité, dans la densité avant que le temps me prenne de force. Pas plus que quiconque je ne veux mourir dans l'indifférence et la pérennité de la nature. Pas plus que quiconque, je ne veux que passer en ce monde. »

Laval » Claire Varin

Médiation culturelle : de l'indifférence à la farce

Vous annoncez à l'éditeur qu'un des titres, qu'il a soumis au Prix que vous coordonnez pour un organisme sans but lucratif, a retenu l'attention du jury et que son poulain est finaliste. L'éditeur connaît le travail de médiation culturelle de cet OSBL, un de ses auteurs ayant déjà été honoré. Il comprend s'agir cette fois d'une mention et non du Prix.

Deux mois avant l'événement, vous lui écrivez compter sur la présence de l'auteur et d'un représentant de sa Maison à la remise de prix. Pas de réaction. Mais vous savez que le courriel s'est rendu à bon port. Vous envoyez ensuite une invitation officielle restée lettre morte. Puis, au cours d'un bref dialogue téléphonique amorcé à votre initiative, on vous signifie qu'une mention ne justifie pas le déplacement de l'éditeur. Une bénévoles de l'association appelle alors l'auteur, laisse un message dans sa boîte vocale, et, la semaine suivante, rejoint le principal concerné qui ne semble ni déprimé ni asocial, simplement pas intéressé. Dans une ultime tentative, vous rédigez un courriel. Hésite-t-il à aller à la remise de prix de cette association à laquelle il a jadis adhéré? Vous prévenez tout préjugé face à l'organisme sis en banlieue, dont la crédibilité dépend le plus souvent des bénévoles qui en assument la direction : mine de rien, vous lancez qu'elle a fort changé, cette société littéraire devenue une véritable association d'auteurs. Vous évoquez l'importance de faire acte de présence à

la cérémonie d'autant plus que telle grande comédienne y lira des extraits de son *beau récit* ; et que, son éditeur ne jugeant pas utile de s'y montrer malgré tout ce que l'organisme en question réalise sur le plan de la diffusion des écrivains et de la littérature, lui serait-il possible... Vous précisez : ce serait un précédent que ni l'auteur recevant une 1^{re} mention ni son représentant ne daignent se manifester. Vous révélez même : *d'autant plus que la lauréate du Prix est retenue à l'étranger pour un colloque... Cérémonie fantomatique en vue*, blaguez-vous en ajoutant que, *plaisanterie mise à part, l'événement est convivial et professionnel tout à la fois (avec accompagnement musical)*, et toujours intéressant. Vous le rassurez : nul doute qu'il prendra quelque plaisir à y participer. Comme vous devez transmettre sous peu le texte du déroulement au maître de cérémonie, vous sollicitez une réponse qui, vous lui dites l'espérer, sera positive. Sinon, salamalec, *auriez-vous l'amabilité de déléguer quelqu'un pour vous représenter? Ou alors, génuflexion, si vous ne pouvez y être pour toute la durée de la cérémonie, considérez la possibilité d'être présent pour une petite heure. Grand merci de votre compréhension*. Poli, l'auteur répond en affirmant apprécier les efforts déployés pour la réussite de l'événement et la promotion de la littérature. Toutefois, impossible d'y participer, *ne serait-ce que pour une heure, en raison d'obligations personnelles majeures*. Il vous signale aussi qu'il ne s'agit pas d'hésitation ou de méconnaissance de l'OSBL, et qu'il est *désolé de ne pouvoir entendre la magnifique voix de cette comédienne qu'il aime énormément ni rencontrer les membres du jury et de l'association*.



Nicole Brossard, présidente d'honneur de la cérémonie de remise de prix 2006 de la Société littéraire de Laval.

Enfin, à part son éditeur (malheureusement à l'extérieur de la région métropolitaine pour la fin de semaine), il ne voit pas du tout qui pourrait le représenter. Il est *vraiment désolé*. Puisque vous possédez le sens de l'humour et de la fête, et face à la nécessité de justifier une absence fatalement remarquée, vous prêtez au maître de cérémonie les mots suivants : *comme ni l'auteur ni son éditeur n'ont jugé essentiel d'être présents, nous avons invoqué leur fantôme et l'un d'eux s'est déplacé pour les représenter*.

Lors de la cérémonie où vous avez d'autres prix à décerner et des finalistes contents de l'être, l'ectoplasme fait sensation. Son apparition vous ravit d'autant plus que la « 2^e mention » qui avait confirmé sa présence, manque à l'appel. Vous ne lui en voulez pas. Vous bénissez toutefois le stratagème du fantôme. Vous songez à l'instituer en tradition et ruminez le rôle ingrat joué par les intermédiaires culturels, sans parvenir à trancher : condescendance, défaut d'empathie ou simple indifférence chez ceux de qui on attendrait un peu de solidarité?

Abitibi » Fernand Bellehumeur

Il était une fois... le conte

Cette vieille pratique d'allure mineure qu'est le conte prend de la force en Abitibi-Témiscamingue. Le « renouveau du conte » au Québec crée une onde de choc qui se répercute aussi chez nous. Le Festival de contes et légendes de Val d'Or en était à sa troisième édition (18-21 mai 2006) et a présenté une vingtaine de conteurs d'ici et d'ailleurs. Au bar Le Rafiot, toujours à Val d'Or, qui devient la capitale du conte en région, les jeudis du conte terminent leur deuxième année. On y a tenu tous les premiers jeudis du mois une

soirée ou des conteurs et apprentis conteurs ont pu se présenter devant un public fidèle. Ces soirées ont été diffusées par la suite sur le réseau des télés communautaires de la région.

Grâce au Conseil de la culture, deux stages d'initiation au conte ont été offerts aux apprentis conteurs, le premier avec Renée Robitaille et le second, tout récemment, avec Jihad Darwiche, réunissant chaque fois une quinzaine de participants qui veulent développer leur art.

Enfin, un Cercle des conteurs vient de voir le jour permettant aux intéressés de se

rencontrer, de canaliser leurs énergies et de tester leur produit en recevant les commentaires des participants. Un premier résultat de la création du Cercle est l'ébauche d'un inventaire sommaire des sources diverses qui peuvent alimenter nos conteurs. Pour ceux qui veulent s'inspirer de nos personnages, de notre histoire et de notre jeune tradition, s'entend.

L'identité culturelle de notre région se présente différemment et de façon complémentaire selon qu'elle est issue de nos historiens, de nos chanteurs, de nos poètes, de nos romanciers, de nos peintres ou de nos musiciens. Elle se définira désormais peu à peu aussi par la bouche de nos conteurs qui se situent entre le dit et l'écrit. Ils développent ainsi notre « littérature orale ».

Nord-Est » Danielle Dubé

Croisières sur le Saguenay

S'il existe des manières originales de diffuser la littérature, également de permettre l'avancement de la lecture et de l'écriture, c'est le cas des croisières *Voie d'échanges* du Saguenay, du *camp haïku* de Baie-Comeau et du premier *atelier de lecture Félix* de Péribonka.

J'ai eu la chance de participer, l'été dernier, à *Voie d'échanges*, une idée du collectif *Les mots qui voguent*. Plusieurs écrivains étaient là dont Bruno Roy, Stanley Péan, France Mongeau, Corinne Larochelle et Jean Pierre Girard, instigateur à Joliette d'une expérience d'écriture publique. Un dimanche après-midi, nous nous sommes donc retrouvés à bord de La Marjolaine, un élégant bateau de croisière qui sillonne le fjord, en compagnie du groupe de musiciens Naenai, de graphistes invités d'Angoulême, et d'un bon nombre de lectrices et de lecteurs. Nous avons commencé

par lire sur les ponts sur des airs de tam-tams africains. Jacinthe Connelly, une Innue de Mashteuiatsh, a livré avec lenteur le sonnet inachevé de son peuple, et Stanley a livré à la trompette son meilleur Miles Davis. Puis nous avons répondu à la demande et accepté de devenir donateurs publics. Une expérience inoubliable, variable, et très au fil de l'eau.

Haïkus sur le fleuve

Il existe depuis quelques années une autre expérience estivale propice à la poésie haïkū. Le *camp haïku* de Baie-Comeau qui sera animé cet été par Jeanne Painchaud et Francine Chicoine, auteures de haïkus et d'un renku à deux : *Sous nos pas*, paru aux éditions David. Ateliers, conférences-causeries, excursions d'écriture et repas festifs sur les rives du fleuve sont au programme. La beauté des lieux, la fascination pour le genre, attirent d'année en année des créateurs de plusieurs régions du Québec.

Lecture à Péribonka

Quant à ce premier projet d'atelier de lecture, il est sans doute annonciateur d'un grand projet collectif, un immense camp de lecture pour se réunir l'été, échanger sur ses lectures, rencontrer ses auteurs préférés, lire et entendre lire. Nous avons un problème crucial de lecture au Québec, un grand manque qui mérite bien une Grande Séduction. Cette année, la participation conjointe du Musée Louis-Hémon et du Camp Félix donnera un avant-goût de ce nouveau type de dégustation. Bruno Roy et Laurier Veilleux offriront l'embarquement à partir des œuvres de Gaëtan Soucy et d'Hélène Dorion. *L'eau serait-elle cette mémoire du port où s'accordent nos rivages?... Quel visage, ô quel visage éclaire la traversée?* (Hélène Dorion)

INFORMATIONS :

Voie d'échanges du Saguenay (8,9 et 15,16 juillet) Réservations : 418-696-2244

Camp haïku de Baie-Comeau (7,8,9 juillet) Réservations : 418-589-2946

Atelier de lecture à Péribonka (6,7,8 octobre) Réservations : 418-856-5353 (info@camp.litterairefelix.com)

Québec – Chaudière-Appalaches » André Ricard

Des bibliothèques du réseau de notre région, quatorze ont déjà accepté de recevoir le spectacle que leur destine le festival littéraire « Territoires québécois », ce qui témoigne de la constance et de la détermination des animateurs à accroître la présence des écrivains de proximité, ceux qui ne font pas forcément les grands tirages.

N'empêche, la création littéraire par rapport aux autres formes d'expression artistique, avec quand même de nombreux praticiens, demeure dans nos quartiers la grande orpheline des pratiques d'art. Pendant que les arts plastiques disposent du complexe Méduse, que le Grand Théâtre, le Périscope et la Bordée constituent des espaces dédiés aux arts de la scène, que le Palais Montcalm est reconfiguré pour servir la musique, l'expression littéraire comme discipline voit toujours remise à plus tard la Maison de la littérature, qui n'existe encore que pour la résidence d'auteur, aménagée à même l'édifice qu'on réserve à cet idéal de rapprocher les écrivains du public.

Gérald Alexis, historien de l'art et originaire d'Haïti, occupe jusqu'au 1^{er} juin la résidence, tandis qu'Isabelle Forest, poète et romancière, termine à Paris, comme lauréate du programme croisé Paris-Québec, un séjour de trois mois. L'Institut canadien, hôte pour Québec de ce programme, assure au résidant un maximum de visibilité.

Le Salon international du livre (SILQ) a tenu en avril son événement annuel. Neuf cents éditeurs occupaient l'aire disponible du Centre des congrès et huit cents écrivains se sont partagé, au long des quatre journées, les différentes scènes. Bryan Perro, président d'honneur, a comblé le public des adolescents. Le SILQ avait encore, pour invités d'honneur, Alain Mabanckou, romancier originaire du Congo-Brazzaville et professeur à l'Université du Michigan, de même que la Française Claire Castillon, qui y présentait son recueil de nouvelles *Insecte*. La cérémonie de clôture rendait hommage à Pierre Morency.

De nombreux prix sont attribués dans le cadre du Salon, dont le prix Alibis et le

Prix Champlain, qui sont allés respectivement à Benoît Bouthillette pour *Le Capuchon du moine* et à Michel Bock pour *Quand la nation débordait les frontières*. Quant au prix Adrienne-Choquette, il a été décerné à Michaël Delisle pour *Le Sort de fille*, tandis que Nicolas Dickner remportait le très convoité Prix des collégiens avec *Nikolski*.

C'est pourtant à l'Hôtel de ville que sont remis les prix SILQ-Ville de Québec. Christiane Frenette en a été lauréate dans la catégorie adulte pour *Après la nuit rouge*, cependant qu'Alain Beaulieu méritait le prix équivalent catégorie jeunesse pour *Aux portes de l'Orient*.

Les œuvres de trois auteurs, de même que de trois étudiants de niveau universitaire, ont été choisies en vue de la remise des prix de la quatrième *Journée du livre politique au Québec*. Cette activité se tenait le 18 avril sous la patronage d'honneur de monsieur Michel Bissonnet, président de l'Assemblée nationale.



En visite à Amsterdam

Une ville accueillante où tout est possible. Amsterdam, c'est l'eau, le vent, les basses terres où la poésie se meut au corps des ondes des canaux. Fascinante, facile, accessible. Passer trois mois à écrire là, ce fut un rêve, une contemplation, une réalisation. Le lieu, Vertalerhuis, maison des traducteurs, se prête au travail de l'écrit tout en ayant le caractère convivial d'une maison. J'y ai côtoyé des traducteurs du monde entier venant y traduire des œuvres néerlandaises dans leur langue respective.

Pour la poésie, un centre nommé « Perdu » issu du titre de l'œuvre proustienne *À la recherche du temps...* où j'ai participé à une soirée de lecture. La barrière de la langue a été contrée par une traduction de mes textes qui étaient projetés donnant un effet esthétique intéressant mais permettant surtout aux Néerlandais d'en comprendre le sens.

Traversant ainsi les jours du pays aux terres basses où la présence constante des eaux endiguées fascine par leur force tranquille, j'ai découvert des endroits magnifiques des environs d'Amsterdam et d'autres villes : Haarlem, La Haye, Groningen où est dirigé un centre d'études canadiennes, Rotterdam où j'ai participé à la Journée de la francophonie, des petits villages tels Marken, Volendam...

Lorsqu'on fait une résidence à l'étranger, on devient sans le vouloir, ambassadeur de son pays. Ainsi les gens sont curieux qu'on leur fasse part de notre identité culturelle. Faire résidence, ce fut pour moi vivre en un lieu pour en faire mon espace, mon terrain de création. Cela, je le souhaite à tout écrivain qui a besoin de se retrouver à distance pour

aller plus avant ou ailleurs dans son travail de création.

Il y a eu aussi Bruxelles, pour Passa Porta, haut lieu de la littérature wallonne et flamande, pour la Foire du livre et pour la danse, passion que je partage avec la poésie.

Tout au long de mon séjour, le Fonds néerlandais des lettres m'a accompagnée au travers mes pérégrinations et m'a permis de passer un temps à la maison du poète Adriaan Roland Holst à Bergen, tout près de la mer du Nord, lieu de création et de solitude exceptionnel. Par ailleurs, il a organisé, avec la Maison Descartes et la Délégation du Québec, un événement *Le Québec d'aujourd'hui à Amsterdam* auquel j'ai collaboré.

Le vélo tout au long de mon périple fut mon meilleur allié, car il m'a emportée partout non par monts et par vaux mais par vent, soleil et pluie. Que j'ai aimé mes gambades sur les Gazelles de campagne et de ville!

Amsterdam, enchanteresse par la culture qu'elle diffuse, par le charme de son architecture et beaucoup par ses gens qui en quelque sorte nous ressemblent : fiers, cultivés, curieux, chaleureux mais distants, fragiles. Les parcs et les cafés, particulièrement le Vondelpark et son Blauwe Theehuis (Maison de thé bleue) fut mon lieu d'arrêt privilégié pour un café le matin ou un verre en fin de journée... Ah ces Néerlandais, ils ont aussi le sens de la joie et de la fête!

DIANE RÉGIMBALD

Boursière du Conseil des arts et des lettres du Québec, Diane Régimbald a fait une résidence à Amsterdam du 3 janvier au 1^{er} avril 2006 dans le cadre de l'échange d'artistes et d'ateliers-résidences Québec-Amsterdam, rendu possible grâce la collaboration du Fonds néerlandais des lettres et de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.

PRIX littéraires

CONCOURS LITTÉRAIRE LURELU
Genre : nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse.
Date limite : 31 août
Organisme responsable : Lurelu
(514) 282-1414

LA PLUME SAGUENÉENNE
Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse.
Date limite : 31 août
Organisme responsable : Fondation des amis écrivains
(418) 696-0536 ou jcl@jcl.qc.ca

PRIX FÉLIX-LECLERC DE POÉSIE
Genre : poésie
Date limite : 15 août
Organisme responsable : Fondation Félix-Leclerc
(418) 828-1682 ou ffelixleclerc@oricom.ca

PRIX LITTÉRAIRE ABITIBI-CONSOLIDATED DU SALON DU LIVRE DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN
Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse, écriture dramatique, essai.
Date limite : 30 juin
Organisme responsable : Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean.
(418) 542-7294 ou info@salondulivre.ca

PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse, écriture dramatique, essai.
Date limite : 7 août
Organisme responsable : Conseil des Arts du Canada
1-800-263-5588, poste 5576

PRIX MARCEL-COUTURE
Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse, bande dessinée, écriture dramatique, essai.
Date limite : 8 juillet
Organisme responsable : Salon du livre de Montréal
(514) 845-2365 ou slm.info@videotron.ca

PRIX PICHÉ DE POÉSIE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
Genre : poésie
Date limite : 30 juin
Organisme responsable : Festival international de poésie
(819) 379-9813 ou gaston.bellemare@fiptr.com

PRIX QUÉBEC-WALLONIE-BRUXELLES DU LIVRE DE JEUNESSE
Genre : littérature pour la jeunesse, bande dessinée
Date limite : mi-août
Organisme responsable : Ministère des Relations internationales
(418) 649-2400, poste 5439 ou jo-ann.bellware@mri.gouv.qc.ca

PRIX SAINT-PACÔME DU ROMAN POLICIER
Genre : roman
Date limite : 30 juin
Organisme responsable : Société du roman policier de Saint-Pacôme inc.
(418) 852-2785 ou ssgima@globetrotter.net

PETITES annonces

Pour fêter le 21^e anniversaire de notre entreprise, **Logilangue international** a mis en ligne une grammaire française dont l'accès est totalement gratuit. Cette grammaire porte le nom de **PHÉNIX**, et on y accède à l'adresse www.logilangue.com où l'on clique sur l'onglet Grammaire. Dans le cas où PHÉNIX ne donnerait pas une réponse à un problème qu'un usager lui a soumis, nous souhaiterions qu'on nous en fasse part par courriel (info@logilangue.com) afin que nous puissions améliorer ce produit.

L'AUTRE SOLITUDE

Le Centre des écrivains

UNE CHRONIQUE DE JOCELYNE DELAGE

Depuis la nuit des temps, il existe, à travers le monde, des centres, cercles, maisons, résidences ou communautés d'artistes. Ces endroits offrent temporairement temps, espace, hébergement et soutien à un créateur. Qu'il soit écrivain, artiste visuel, designer, architecte, graphiste, compositeur, musicien, chorégraphe, réalisateur de film ou autre. Son séjour peut s'étirer d'une semaine à un an. Ces centres sont sis dans un milieu rural, à flanc de montagne ou au cœur des villes.

Le Centre égéen fondé en 1966 à Paros, en Grèce, en est un bon exemple. Il s'agit d'une institution indépendante à but non lucratif dont les installations se situent dans les îles Égéennes et en Toscane.

Plus près de nous, au Canada, se trouve, entre autres, le campus multidisciplinaire Kenderdine de l'Université de la Saskatchewan au lac Emma, fondé en 1955.

Et encore plus près, ayant pignon sur rue au beau milieu de Toronto dans le quartier du style et de la culture Yorkville, le tout récent, puisqu'il a ouvert ses portes le 1^{er} mai 2006, premier

Centre des écrivains canadiens. Uniquement réservé aux écrivains, ce havre d'écriture climatisé de 2 600 pi² (792 m²), accueille quotidiennement, de 7 à 23 heures, jusqu'à 175 écrivains débutants ou chevronnés.

Au lieu de studios individuels, la chambre d'écriture, dotée de dictionnaires, dictionnaires de synonymes et manuels stylistiques, abrite vingt-huit îlots de travail séparés par des divisions psychologiques comme dans les grands bureaux... Ils renferment chacun un pupitre, une chaise, une lampe et des prises électriques. C'est le système premier arrivé, premier servi qui prévaut. Dans ces lieux de quiétude, aucune tolérance des sons ou vibrations de téléavertisseurs, téléphones mobiles, terminaux mobiles de poche, etc. Les usagers ne peuvent recevoir ou faire d'appels téléphoniques. Seuls les messages écrits sont admis. Les baladeurs MP3 ou autres sont acceptés à condition que les écrivains voisins ne puissent en entendre la musique.

Un salon et une cuisine communautaires facilitent les échanges entre les écrivains.

C'est un avocat torontois, Mitch Kowalski, écrivain dans l'âme, auteur de textes et

d'articles juridiques, qui dirige le Centre tout en se consacrant à un premier roman.

Le coût est de 175 \$ plus TPS par mois ; afin de s'assurer de la présence d'un groupe d'écrivains sérieux, le postulant doit réserver pour six mois et régler son loyer chaque mois. Le contrat est reconduit pour un autre six mois à moins d'avis contraire.

Il existe aussi un programme d'écrivains exilés en résidence. C'est avec PEN (poètes, essayistes et nouvellistes) Canada que le Centre des écrivains aide les écrivains persécutés ou exilés à cause de leurs écrits.

ADRESSE

Centre des écrivains de Toronto
101, avenue Yorkville
Bureau 200
Toronto M5R 1C1

Téléphone : (416) 975-5172

Courriel : md@writerscentre.ca

Site web : www.writerscentre.ca

RENCONTRE AVEC UN AUTEUR DE POLARS

Jacques Bissonnette



Le polar est un mélange de genres entre le roman policier et le roman noir. Du policier, il emploie l'intrigue reliée à une enquête criminelle. Du roman noir, il emprunte une vue souffrante de l'univers. Le policier et le noir se marient très bien. Car à la source de chaque crime, on retrouve la souffrance humaine. À l'origine de cette souffrance se terre la peur. Cette peur sert de carburant au texte qui déboule à toute allure. Elle fait courir les personnages et haleter le lecteur.

Certains polars peuvent être humoristiques, mais la plupart décrivent un mal de vivre qui affecte autant l'enquêteur que les suspects qu'il côtoie. Les scènes classiques du polar se déroulent la nuit, au milieu d'une ville. L'enquêteur, policier ou détective privé, pourchasse les criminels comme ses propres démons. Il éprouve de la difficulté à vivre, est souvent en butte aux autorités, et éprouve de l'empathie pour les victimes. Sa vie amoureuse est toujours lamentable. Il enquête jour et nuit, le travail

représentant un soporifique à sa propre douleur intérieure.

Les suspects qu'il côtoie sont ceux qui hantent les faits divers de nos journaux. De curieuses personnes, incapables de contrôler leurs émotions et dont on cerne mal les motifs. Pourquoi tuer un jeune homme pour une paire de baskets? Pourquoi balancer un inconnu devant une rame de métro? Ces gens nous fascinent et nous effraient à la fois. Le défi de l'auteur de polar est de décrire des personnages parfois repoussants selon un angle qui permette de les apprécier dans une certaine mesure. Un plus grand défi est d'éclaircir les motifs de leurs comportements criminels.

L'auteur de polar décrit un milieu social qui engendre la souffrance et la peur. Il décrit les comportements des personnages qui y évoluent, sans les juger. Puis il entraîne le lecteur au travers d'une intrigue bien ficelée, aux dialogues serrés, soutenue d'un rythme trépidant. Sans trop s'en rendre compte, le lecteur arrive

finalement à découvrir un monde qu'il préférerait ne pas connaître, mais qui existe néanmoins. Un monde sombre, parallèle, qu'il côtoie sans le voir, dont il perçoit les échos par les journaux.

Le genre polar permet de scruter les écopés sociaux, ces marginaux qui tiennent la vedette du fait divers. Il scrute la déviance comme un symptôme des maladies de notre époque. L'auteur de polar éprouve de la compassion pour ses personnages. Parce que les gens apeurés et souffrants connaissent rarement l'illumination du bonheur. Parce qu'ils souffrent d'un terrible égocentrisme qui les éloignent de leur être véritable. Parce qu'ils sont toujours en proie à la peur d'eux-mêmes.

Si l'auteur de polar a fait un bon travail, le lecteur ressentira une certaine empathie pour ces criminels décrits par le livre. Parce qu'il comprendra leur souffrance, parce qu'il ressent lui aussi les mêmes peurs. Parce que, finalement, nous sommes tous frères : saints et assassins.

Les festivals servent-ils la littérature?

LOUIS GAUTHIER

Dans la mesure où elles font parler de la littérature, on peut penser que toutes les manifestations qui la mettent en valeur la servent.

Encore faudrait-il distinguer les festivals et savoir de quelle littérature il s'agit.

Faute d'espace, je mettrai tous les festivals dans le même sac, me contentant de retenir ce qu'ils ont en commun : *faire porter l'attention sur autre chose que le livre* (la personne de l'écrivain, la voix du lecteur, la musique d'accompagnement, les gestes, la danse, les projections, etc.). Quant à la littérature, on l'associe traditionnellement au livre et à l'action de lire. Avec ses raffinements, ses subtilités, ses complexités, elle se prête mal en effet à autre chose qu'à une lecture attentive, privée, personnelle, c'est-à-dire un acte intime, par essence opposé au spectacle.

Mais il faut reconnaître que, avant l'imprimerie, la littérature populaire était orale, et c'est avec cette littérature que les festivals renouent. Et s'ils ne servent pas la littérature livresque, ils servent une littérature émergente, vivante, incarnée : la poésie, le conte, le *spoken word*, la performance, formes sans doute mieux adaptées au monde actuel.

En somme, je ne pense pas (mais comment le prouver?) que les festivals créent vraiment de nouveaux lecteurs. Je pense plutôt qu'ils font évoluer tout un pan de la littérature vers l'oralité. Le résultat de ce déplacement est déjà visible dans les programmes de subventions des Conseils des Arts qui ont fait partout une place aux conteurs à côté des « écrivains ». Et si j'ai longtemps été contre les festivals littéraires, aujourd'hui je me demande plutôt si ce n'est pas notre conception de la littérature que nous devrions remettre en question.

PHILIPPE HAECK

Dans son grand déploiement d'activités le festival neature-t-il pas la vigilance intime que développe la littérature soit par la lecture, la confrontation de ma parole avec une autre, ou par l'écriture, l'apparition au bout de mon stylo d'une parole qui me dépasse, me surprend, me travaille. Entendre, voir des femmes, des hommes débattre de questions littéraires, lire des textes, rendre hommage à des écrivains peut parfois aider des écrivains à penser leur pratique, des lecteurs à découvrir de nouveaux auteurs — voir un visage, un corps, entendre une voix, en être assez touché pour aller vers les livres que cet homme ou cette femme a produits, cela doit arriver de temps en temps. Si on m'invite à participer à un festival, je ne dis pas non, mais les espaces festifs premiers pour la littérature demeurent pour moi la bibliothèque et la librairie — c'est en feuilletant les livres que je découvre dans lesquels j'ai envie de faire un bout de chemin : il faut que j'y entende une voix qui m'éveille à la vie de la vie.

LOUIS HAMELIN

Je crois m'être prononcé quelque part contre, sinon les festivals, du moins la *festivisation* de la littérature, comme si, hors de l'événement, point de salut. On a même connu des gens du milieu du livre qui souhaitaient rien de moins que l'avènement de notre gala à nous et entre nous, avec remise de petits Hommes rapaillés d'Or pour nous permettre de remercier nos blondes et mamans. Mais le droit à la contradiction existe, surtout chez les écrivains, et après avoir participé au Festival Northrop Frye de Moncton ce printemps, je suis bien obligé de m'incliner devant les bienfaits indéniables des festivals de littérature, surtout quand on les oppose à ces foires agricoles de la langue que sont les Salons du livre. Là où le Salon du livre dégage de lourds effluves commerciaux, le festival représente un grand bol d'air frais. La vie d'un écrivain ressemble à celle d'un écureuil en cage : à force de tourner en rond dans sa tête, il lui faut parfois du temps pour apercevoir la porte qu'on vient de lui ouvrir et comprendre qu'il est libre de s'y engouffrer. Une invitation en bonne et due forme et un billet d'avion gratuit constituent un coup de pied au derrière non négligeable à l'heure de faire des choix. Sans compter que, sans l'existence des festivals de littérature, l'écrivain ne saurait jamais ce que font ses confrères coincés le soir dans une chambre d'hôtel : taper la fin d'un livre promis à l'éditeur sur son ordinateur portable, écouter religieusement un match de quarts-de-finale à la télé ou descendre s'imbiber dans n'importe quel bar de cette ville où, comme partout ici-bas, nous ne faisons que passer.

MARIE-HÉLÈNE POITRAS

À la base, la littérature est confinée au support de la page, reste bien silencieuse entre la couverture et la jaquette d'un livre malgré tout ce qu'elle a à hurler, malgré tout ce qui est retourné à l'intérieur. Contrairement au disque, à la pièce de théâtre ou au film, on n'entend que peu parler d'elle sur la place publique, boudée qu'elle est par la télé. Mais la littérature ne sera jamais désuète parce qu'elle sert à capter le monde qui tourbillonne, à fixer l'expérience humaine, à montrer la vie de temps en temps.

Lors des festivals, les contextes où elle est présentée ne la servent pas toujours. Par exemple : lorsqu'elle est accompagnée d'une musique qui lui fait ombrage, ou quand elle est lue dans une salle étroite dans laquelle les mots ne se rendent pas jusqu'à l'arrière et que de là, une rumeur s'élève, et se répand vers l'avant. Lue à haute voix par quelqu'un qui réussit à insuffler à sa lecture le rythme intrinsèque de l'écriture, elle prend vie et peut trouver son lecteur. Dans les petites salles-cocons du Hyatt lors du Metropolis Bleu pour des spectateurs extrêmement attentifs et curieux, ou alors rappée, performée, chantée lors du fabuleux Festival Voix d'Amériques, la littérature prend vie, éclate, n'est pas dénaturée ; on peut alors dire que les festivals la servent.

Vous voulez réagir à cette question ou à ces opinions et donner votre point de vue : exprimez-vous sur le FORUM de l'UNEQ au www.uneq.qc.ca

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Réjane Bougé, secrétaire-trésorière
Guy Marchamps, administrateur représentant des régions
Sylvain Campeau, administrateur
François Jobin, administrateur
Diane Lambin, administratrice

COMITÉ DE RÉDACTION

Réjane Bougé, *rédactrice en chef*
Bernard Pozier, Danièle Simpson, Denise Pelletier

RÉALISATION GRAPHIQUE ET IMPRESSION : *Mardigras*

PAGE COUVERTURE : Lithographie Jean-Marc Gaudreault

Maison des écrivains

3492, avenue Laval
Montréal (Québec) H2X 3C8

Téléphone : (514) 849-8540

Télexcopieur : (514) 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca